



Parcours

Ce que les mots font de soi

Joseph Rouzel

DANS **VST - VIE SOCIALE ET TRAITEMENTS** 2003/4 n^o 80 , PAGES 32 À 36
ÉDITIONS ÉRÈS

ISSN 0396-8669

DOI 10.3917/vst.080.0032

Date de mise en ligne : 17/04/2026

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-vie-sociale-et-traitements-2003-4-page-32?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour érès.

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur [cairn.info/copyright](https://shs.cairn.info/copyright).

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

32 Parcours

Ce que les mots font de soi

« C'est la question de l'Autre qui revient au sujet de la place où il attend un oracle. », Jacques Lacan, « Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien » in Écrits.

Ma rencontre avec la psychanalyse, dans sa pratique et son discours, est une vieille histoire qui, petit à petit, au fil des ans, s'est mêlée à ma propre histoire. Autant que je me souviens, la première fois que je suis tombé sur le mot psychanalyse, c'est en fouillant chez un bouquiniste que je visitais régulièrement. Je devais avoir 15/16 ans. Je sortais de plusieurs années passées à étudier et me former chez les moines. Ces bons pères jugèrent, au bout de cinq ans de séminaire, que je n'avais pas la vocation. J'ai toujours pensé que c'est un beau cadeau que me firent ces moines en ne cherchant pas à me retenir ou à me ramener dans je ne sais quel droit chemin, ils me laissèrent entièrement libre d'avoir à déterminer par moi-même ma propre voie. Ce fut une bonne chose pour moi, puisque du coup je suis sorti du séminaire avec le plus vif désir de savoir quelle était alors ma véritable vocation, ce à quoi j'étais appelé, si j'en crois l'étymologie du mot¹. Il y est question de voix et de voie ! À l'âge de 9 ans j'ai rencontré un prêtre qui animait une neuvaine dans la paroisse rennaise où j'habitais, un lazariste qui avait passé 22 ans en Chine, puis en avait été chassé par Mao. Il savait émailler son prêche de souvenirs vivants, d'histoires, de légendes, de rencontres que cette expérience exotique avait nourri. Ce personnage étrange avait ébloui

l'enfant que j'étais. Nous habitons alors avec mes parents un camp de baraquements, comme il s'en est construit tant après guerre, en Bretagne, le Camp des Nomades dit aussi de Marguerite. La rencontre avec ce personnage étrange m'a ouvert la voie de la culture. À la sortie de la neuvaine, j'ai été trouver ce prêtre et lui ai demandé de me prendre avec lui. Les raisons invoquées étaient religieuses, mais je savais au fond de moi, je l'ai réalisé dans l'après-coup, que le départ pour le monastère représentait une chance unique d'étudier, de découvrir le monde et d'échapper à la misère. Les moines, tous missionnaires qui revenaient des quatre coins de la planète, m'ont transmis leur passion pour l'étude, même dans les domaines les plus obscurs. Ils m'ont appris, comme j'allais le découvrir dans le travail analytique, que la pulsion épistémophilique, comme dit Freud, est enracinée au cœur de l'homme. Mais aussi qu'elle se déploie sous transfert : c'est par amour pour les autres que l'on se met à aimer ce qu'ils aiment, étudier par exemple. Chercher à résoudre l'énigme du vivant et de notre présence sur terre, voilà dans quelle inquiétude s'enracine toute recherche. Pour ces moines la recherche s'inscrivait dans une démarche spirituelle que je n'ai pas adoptée, mais l'essentiel de la question m'est demeurée vive. Chercher c'est toujours,

parfois par des chemins bien détournés, tenter de répondre à la question de notre être au monde. La psychanalyse, qui fonde l'être comme essentiellement manquant, m'a aidé à réaliser que cette recherche n'a pas de fin. Si « je est un autre » pour reprendre la formule de Rimbaud dans sa lettre dite du « voyant », on comprend que c'est à ce degré d'implication que s'enracine tout travail d'écriture. Rencontrer cet autre là, se confronter à l'altérité, à l'étranger, au cœur le plus intime de soi-même, voilà qui fonde l'engagement qui est le mien à la fois dans le champ de la psychanalyse et dans la recherche en travail social.

Ce premier livre sur lequel je suis tombé ce jour-là était signé de Freud et portait le titre de *Psychopathologie de la vie quotidienne*, paru en format de poche dans la Petite Bibliothèque Payot. Le terme de « psychopathologie » sentait son grec que j'avais étudié passionnément chez les moines, et je le décomposais sans problème en « maladie de l'âme », ce qui eut pour effet de le faire basculer pour moi, dans le vocabulaire médical. C'est un terme, isolé, que j'aurai repoussé comme tel. Mais l'expression de « vie quotidienne », je ne sais pourquoi, emporta d'emblée mon intérêt. Une fois ouvert le livre, je suis allé de découverte en découverte. J'assistais en quelque sorte à des « retrouvailles » avec ma propre pensée que j'avais tant de mal à mettre en mots et en ordre dans ma vie d'adolescent. Ainsi donc les oublis avaient un sens, les trébuchements de la langue (*lapsus lin-*

guae) ou de la plume (*lapsus calami*), les chiffres pris soi-disant au hasard, les actes manqués, les rêves, les accidents, les rencontres, les douleurs, les maux, les affres du corps et de l'âme, tous ces petits riens qui émaillent la vie de tous les jours, ces petits ratés et ratages, étaient autant de brèches qui s'ouvraient sur un autre monde, une Autre Scène, comme le dit Freud. Ce livre me parlait d'un savoir présent en moi que je ne connaissais pas, un savoir insu, inouï, inconscient, qui gouvernait mes faits et gestes, mes pensées, mes sentiments, voire mes perceptions. Si les moines m'avaient ouvert un autre monde, divin celui là, qui ne m'avait guère convaincu, je découvrais là, dans un simple livre, un autre monde, tel Colomb s'embarquant pour les Indes occidentales, découvrant l'Amérique. Depuis tout jeune déjà la création poétique que je pratiquais m'avait entrouvert les portes de cet infra-monde, monde où, comme l'écrivait le poète carcassonnais Joë Bousquet « l'homme épouse son destin ». Peu de temps après j'ai fait un bout de chemin avec le groupe surréaliste de Rennes, auprès de personnes comme Dominique Legrand ou Annie Lebrun qui m'ont conforté dans ma recherche tâtonnante, où l'ascèse poétique se mêlait à la quête de l'absolu. Si « Lâchez tout » était le mot d'ordre des surréalistes proposé par Breton, cette désertion avait bien pour objet de découvrir « la vraie vie ».

« Le moi n'est pas maître en la demeure », phrase célèbre et ô ! combien scandaleuse de Freud, prononcée à l'encontre d'un être qui s'autoproclamait « libre », fut la première sentence du lexique freudien que je retins. Bien sûr, passée l'étape de la découverte, de la surprise, je n'eus de cesse de vérifier auprès de mes amis mes connaissances fraîchement, mais aussi fausement, acquises : on n'apprend pas la psychanalyse dans les livres ! Finalement je rabattais la démarche analytique sur le modèle de l'inquisition policière, pratiquant allégrement ce que j'apprenais par la suite à reconnaître comme « analyse sauvage ». La psychanalyse dans

sa pratique obéit à des règles qu'il allait me falloir découvrir et apprendre, comme le souligne Freud, « à même mon corps ».

Années d'errances

Les années qui suivirent furent des années de grande révolte, d'errances géographiques et mentales, de dérive intellectuelle et politique, mais aussi d'exploration des savoirs et des connaissances hors des sentiers battus. À partir du moment où je suis sorti de chez les moines, je n'ai pratiquement plus jamais mis les pieds à l'école. J'avais quitté mes parents. Je voyageais, j'écrivais de la poésie, je lisais, j'étudiais à ma façon, des domaines « inutiles » : la poésie, l'alchimie, l'astrologie, l'occultisme, la kabbale... Je fréquentais différents groupes où se forgeait une pensée subversive et ouverte sur d'autres horizons que le bonheur béat que nous promettait la société de consommation : le groupe surréaliste, mais aussi, en 66/67, l'Internationale Situationniste qui allait devenir le creuset de la pensée révolutionnaire. J'étais également affilié à un obscur mouvement de libération de la Bretagne : je publiais des poèmes dans *Ar Vro*, « la revue des bretons intelligents » (*sic*). J'aimais la vie à en mourir. Mai 68 comme pour beaucoup de mes amis brisa l'élan de cette révolte. Et à la douce révolution de mai succédèrent les retours de bâton : il fallait rentrer dans le rang. En juin je passais le bac en candidat libre et rencontrais la pensée du thaumaturge Georges Ivanovitch Gurdjieff. Certains de mes amis s'étaient suicidés, d'autres avaient rejoint les rangs du terrorisme révolutionnaire, ou enfin la plupart, plus banalement, s'étaient rangés. Avec quelques-uns, je passais de la révolte à la « révolution intérieure ». Je partis pour l'Inde, sans projet de retour. J'y restais un an, accompagné de ma première épouse. En Inde, je cherchais ma voie, comme on dit. Toujours la question de la vocation qui poursuivait son chemin et ne

me laissait pas tranquille. Je cherchais, au-delà des apparences et des phénomènes que l'on me décrivait comme « la réalité », un autre monde qui donne un sens à ma vie. Un monde que la rencontre du texte freudien et la poésie surréaliste m'avaient fait entrevoir sans que j'en connaisse les chemins d'accès. C'est par la voie aride de l'ascèse mystique que je me suis engagé sur ce chemin. La pratique du Vipassana, sorte de yoga pratiqué dans le bouddhisme du Petit Véhicule, sous la houlette du maître Anagarika Munindra, m'ouvrit ces « portes de la perception » dont parlait Aldous Huxley. Les exercices permanents de méditation visaient, à partir de trois postures corporelles élémentaires : marcher, être assis, être allongé, une surconscience des moindres gestes et perceptions. (respirer, penser, écouter battre son cœur, ressentir, etc.) Cette ascèse m'a vite amené à un état de déréalisation, de déconstruction des perceptions ordinaires. Ce qui me fit toucher du doigt à quel point les représentations du monde, des autres et de soi, les coenesthésies psychiques et perceptives, sont tramées de réseaux culturels : des peaux d'oignon qui enveloppent le vide de l'être et revêtent telle ou telle couleur et caractéristique, selon la culture de naissance et sans doute selon les choix que le sujet y opère. Ce que nous nommons le monde est fabriqué d'assemblages de mots, non seulement tirés de la culture qui nous a vu naître, mais surtout intimement liés à la façon de chaque sujet de les bricoler. Le monde de chacun, sa réalité, relève alors d'un choix subjectif inconscient. Plusieurs mois de ce rythme d'enfer me laissèrent épuisé. Ce maître avait longtemps exercé comme haut fonctionnaire au ministère de la Culture, à New Delhi, et avait acquis une grande ouverture culturelle à la fois orientale et occidentale, ce qui nous donnait l'occasion de discussions très riches, notamment sur la poésie. Me voyant vidé, un beau jour il me fit appeler et m'expliqua, un peu comme

l'avait fait le supérieur du monastère de mon enfance, que je n'étais pas fait pour la voie bouddhiste.

– Tu vas faire le singe encore longtemps ?
Moi qui me vivais comme un élève appliqué, acharné au travail de méditation, c'est une gifle qu'il m'envoyait. Mais il s'expliqua.

– Tu ne peux pas emprunter les chemins d'une culture qui n'est pas la tienne, où tu n'es pas enraciné. Tu as été fabriqué dans un autre réseau de représentations. Ton corps, tes perceptions, tes sensations, tes sentiments en sont tissés. Il te faut apprendre à faire avec. Il faut retourner chez toi et chercher tes sources dans ta propre culture. Tu sais il y a beaucoup de maîtres bouddhistes en Occident, mais les gens ne le savent pas.

– Ah Bon... Et qui ?

– Lewis Carroll, par exemple.

Et il partit d'un grand rire dont il avait le secret.

Aventure contre-culturelle

De retour en France, j'étais un peu perdu. Un an avait passé. J'avais raté des épisodes de l'histoire. La grande joie de mai 68 était étouffée : il fallait bien vivre. J'ai passé un an dans un CES comme pion. Je faisais quelques incursions à la fac de Brest pour des cours en lettres classiques, mais le cœur n'y était pas. Ceci n'avait aucun sens. J'ai décidé une fois de plus de suivre des chemins de traverse. À cette époque commencèrent à se développer un peu partout en France et en Europe, ce que l'histoire a retenu comme « retour à la terre » ou « communautés néo-rurales ». Pour mes compagnons et moi-même, je crois qu'il s'agissait plus de retour aux sources, retour à nos propres ressources existentielles. Nous sommes partis, ma première épouse et moi-même, accompagnés d'un groupe d'amis, pour ce que nous désignions vaguement comme « le Sud ». Avant d'entreprendre notre installation, dans une petite vallée non loin de Carcassonne, chacun, outre ses connais-

sances et passions intellectuelles qu'il emportait avec lui, avait appris un métier : menuisier, apiculteur, berger... Notre idée était de construire des îlots de résistance, des havres de paix et d'invention, contre une société dont nous rejetions les valeurs. Dans cette aventure contre-culturelle la référence à la psychanalyse était pour moi une pierre de touche qui permettait à chacun de se révéler à soi-même, de mettre à jour son propre désir dans la parole. Les palabres, ou veillées, où chacun essayait de parler vrai, étaient de mise dans cette communauté. C'est dans ces années que j'expérimentais certaines pratiques dérivées de la psychanalyse. Cette parole circulant au gré des associations de chacun, avait quelque chose de fascinant et d'un peu effrayant, en ce qu'elle livrait au grand jour l'intimité de chacun.

Pendant dix ans j'approfondis cette pratique « sauvage » de l'analyse. Je fis la connaissance à cette époque d'élèves de Jacques Lacan qui avaient systématisé cette pratique de groupe. Je fis route avec eux pendant plusieurs années. Nous organisons des « séminaires » dans toute la France, et pratiquons, à la lumière de la théorie freudienne et lacanienne, ce parler vrai. À peu près mille personnes sont passées alors par ce genre d'enseignement dont j'assurai le secrétariat et l'organisation avec un réseau d'amis, dans une ferme du Gers où je m'étais installé. La lecture parfois difficile des œuvres de Freud et de Lacan, m'aidait parallèlement à construire les coordonnées de cette pratique.

Au bout de cette aventure communautaire, je rencontrai une autre femme qui vint s'installer avec moi, en Ariège, puis dans la ferme du Gers où nous avons monté, parallèlement aux séminaires, un lieu d'accueil que nous fîmes agréer par la suite à la Préfecture, comme « ferme thérapeutique ». Nous y recevions des jeunes en grande difficulté psychique et sociale : toxicomanes, délinquants, psychotiques... C'est la psychanalyse qui me servit de cadre de référence, pour repérer

ce qui arrivait à ces jeunes et ce qui nous affectait de partager tous les jours avec eux notre quotidien. Dans la foulée de Lacan, dont la lecture me ravit au début par son style que je rapprochais à la fois de la poésie surréaliste et des déclarations alambiquées des tracts situationnistes, je découvris des auteurs comme Françoise Dolto, Denis Vasse ou Maud Mannoni, qui avait ouvert à Bonneuil, près de Paris, un centre dont nous nous sentions très proches. Après cinq années de cette vie commune avec ces jeunes en grande souffrance, je décidai d'apprendre un métier dans le social et de vivre en ville. Suivirent trois années d'études pour devenir éducateur spécialisé. Après quoi j'ai occupé divers postes dans ce secteur. C'est au cours de ces années que j'ai entrepris une analyse et travaillé, comme éducateur, à partir de cette approche, avec des enfants, des adolescents ou des adultes en difficulté. Vers la fin de l'analyse, j'entamai une réflexion dans ces groupes de travail nommés « cartels ». J'ai ainsi pu prendre la mesure de l'incidence de la psychanalyse, dans sa pratique, sa technique et son discours.

Du travail social à la psychanalyse, tel est le cheminement mais aussi le passage. C'est un point de rupture mais aussi une continuité. J'ai longtemps exercé dans le champ de l'éducation spéciale, en franc-tireur d'abord, je l'ai dit, et comme salarié ensuite. Toutes ces années ont été jalonnées par mon avancée sur le terrain de la psychanalyse, et m'ont amené récemment à soutenir pour d'autres la place d'analyste.

Entre travail social et psychanalyse, il y a eu des aller-retour. Le travail de la cure venant questionner l'engagement professionnel dans l'éducation spécialisée. Au fil des ans, c'est un déplacement qui s'est opéré. J'en suis venu à proposer, dans mes ouvrages et mon enseignement de formateur en travail social, place que j'ai occupée peu à peu dans la poursuite et la transmission du métier d'éducateur, une lecture du travail éducatif à partir de

mon expérience et des concepts que je tirais de la psychanalyse. En effet lorsque j'ai entamé une réflexion sur la nature de l'acte éducatif, j'ai été choqué de voir le morcellement épistémique qui bordait ce champ, le transformant en un champ de ruines conceptuelles. Le vocabulaire des éducateurs constitué de bric et de broc, à partir d'une formation en miettes de savoirs, m'est d'abord apparu comme une salade russe indigeste et en tout cas inutilisable pour rendre compte de la pratique. Le point d'appui de la psychanalyse m'a permis de recentrer l'intervention sociale autour d'une position clinique dont l'exigence éthique constitue le noyau dur. C'est ce que j'ai nommé à la suite de Jacques Lacan : « une clinique du sujet ». Les travailleurs sociaux n'ont pas vraiment tiré les conséquences de cette évidence de base : l'être humain est un être parlant et c'est dans des paroles échangées entre humains que s'ancre avant tout le travail dit social. Dans la pratique analytique, comme la pratique sociale, la place du langage est centrale. Si le travailleur social a plus à faire à la personne dont il est chargé d'accompagner l'insertion dans la société, il ne peut négliger pour autant le sujet, objet exclusif de la psychanalyse. Le sujet est produit par et dans la parole. C'est donc un mode d'insertion jamais achevé dans le social. Parlêtre, sujet de l'inconscient, voilà deux concepts, avec celui de transfert, que j'ai tenté de faire résonner dans le champ social. Voilà pour la continuité entre travail social et travail analytique. La rupture maintenant. Depuis quelques années, je suis engagé à une place d'analyste. En parallèle avec la transmission du métier d'éducateur, dans une fonction de formateur en travail social. Voilà bien deux champs où réalité sociale et réalité psychique sont distincts. La psychanalyse relève d'un travail sur le fantasme du sujet et sa possible traversée; le travail social vise l'insertion de la personne dans une place socialement vivable pour elle. C'est donc à partir de ce déplacement que j'interroge aujourd'hui la question

sociale et ses dits « travailleurs ». Mais tenir ainsi le pari d'une extension de la psychanalyse, partant de son enracinement dans la clinique de la cure, ne va pas sans difficulté. Le risque est grand de verser la psychanalyse au compte d'une vision du monde de plus. Or, nous avertit Freud, la psychanalyse n'est pas une *weltanschauung*. La tâche incombe à chaque sujet de construire la sienne. La fonction de la psychanalyse dans le champ social est plutôt de maintenir vive l'arête des questions sur le désir des travailleurs sociaux et de le mettre au travail, levant au passage un certain nombre de lièvres sur l'aide sociale, l'accompagnement, l'assistance... La psychanalyse que Freud compte, dans sa préface à l'ouvrage d'August Aichhorn², comme la politique et l'éducation, au rang des métiers impossibles, bute dans le travail social sur cette maladie infantile : la volonté farouche de faire le bien des autres. En mettant l'accent sur le sujet, le discours analytique empêche que la pratique sociale ne se referme sur des processus de normalisation, de mise au pas, de réification. Du côté du sujet elle oblige à prendre en compte les modalités de jouissance de chacun.

Le travail social n'existe pas, puisqu'il n'y a pas d'Autre absolu qui puisse rendre compte de l'existence d'un sujet, puisqu'il n'y a ni Dieu, ni Maître qui puisse débarrasser l'être humain de l'épreuve de cette foirade constitutive qui se révèle dans la confrontation à la mort et à la sexualité. Nul ne peut faire le salut de qui que ce soit. Si le travail dit social n'existe pas, le social, c'est-à-dire la façon que l'on a de se supporter les uns les autres pour vivre ensemble, nous concerne chacun au plus haut point. Sur ce social en marche, jamais achevé, jamais en harmonie, toujours tiraillé de malaises, nous avons tous notre mot à dire.

Le sujet, c'est le social

Ce texte, remanié, qu'on vient de lire constituait l'ouverture de mon ouvrage

*Du travail social à la psychanalyse*³. Lorsqu'à la manière de Wilfred Bion et de ses « pensées secondes⁴ », je me retourne sur ce texte, je suis frappé d'étonnement. Qu'est-ce qui m'a pris ? Tentative de fonder une auto-fiction ? Narcissisme ? Solipsisme ? Rationalisation pour expliquer ce passage du travail social à la psychanalyse ? Dans l'après-coup, ce que j'y lis c'est quelque chose qu'on a peur de nommer, de nos jours, « destin ». Mais dans ce parcours il y a aussi des oublis, des trous noirs. La prison à 15 ans : j'en ai parlé ailleurs. Des rencontres dont je ne parlerai sans doute jamais. Bonnes et parfois mauvaises. Une série de démissions récentes : de l'Association de la Cause Freudienne, de l'IRTS de Montpellier m'ont poussé à repenser ma position. Dans la capacité à être seul comme le dit Winnicott, mais pas sans les autres. Comment être seul et ensemble ? C'est la question politique par excellence. Il ne s'agit ni de sombrer dans quelque individualisme nombrilique et béat; ni d'écraser la subjectivité dans des machines institutionnelles totalitaires. L'équilibre à trouver est fragile, jamais atteint, toujours à remettre sur la balance. Le sujet, c'est le social. On ne saurait penser l'un sans l'autre. Ce qui fait peur : le vide. Penser par soi-même, là où le prêt-à-penser est en vente dans tous les supermarchés de la culture. Mais il faut confronter sa pensée au collectif, pour en éprouver les points d'arrimage mais aussi les fragilités et les impasses. Et parfois, en s'y mettant à plusieurs, inventer du nouveau. C'est Lucien Bonnafé qui écrivait dans *Psychiatrie populaire* que « aux antipodes des usages qui voudraient qu'on ne parle qu'en copie conforme de la parole de quelque maître à penser, que chacun soit incité à créer son propre être et son propre discours, à la fois avec les apports des plus illustres producteurs d'idées, à la fois avec ceux des plus humbles anonymes ». Cette histoire que je relis avec quelques années de distance pourrait être celle d'un autre. Un autre dont je suis affu-

36

blé, *persona*, masque. Toute écriture, que ce soit à la première, la seconde ou la troisième personne, conjuguée à n'importe quel temps du verbe, se profile comme fiction. Fiction n'est pas mensonge, mais seule façon de faire apparaître des éclats de vérité dans une forme d'évocation (voilà que la vocation qui couvait sous les cendres du langage reprend sa flamme!). Le sujet appaolé au langage n'apparaît qu'en représentation. D'où la division du sujet : une part reste dans l'ombre, indicible, passe à la trappe et se fait représenter par ces représentants de commerce de l'inconscient que sont les mots. Cette fiction d'une mise en mots est de fait la seule voie pour évoquer ce qu'il en est d'une Autre Scène. Juste l'évoquer. Du coup, j'en suis, mais pas l'auteur. L'auteur est toujours en arrière de là où les mots l'ont largué. Quant au sujet à qui il revient d'assumer ce largage d'auteur, il est toujours devant, plus loin, chassé, délogé. Il a toujours peur de ce que les mots vont faire de lui. Et de ce que les lecteurs de ces mots vont faire de ce que les mots ont fait de lui. Il ne s'y reconnaît pas. Incessante échappée belle, déplacement, exil. Peut-être écrit-on pour apprivoiser, c'est-à-dire supporter ce qui nous échappe. Si une de mes questions depuis l'enfance, telle qu'alors je la formulais, se dessine ainsi : comment les mots sont-ils entrés dans mon corps?, j'ai aujourd'hui une réponse, enfin un morceau de réponse. Ce parcours est un de ces morceaux. Mais je crains de ne pouvoir jamais réunir l'ensemble des pièces pour reconstituer le puzzle. Existe-t-il, d'ailleurs ?

JOSEPH ROUZEL
psychanalyste, formateur,
directeur de l'Institut Européen Psychanalyse
et travail social, <http://www.psychasoc.com>

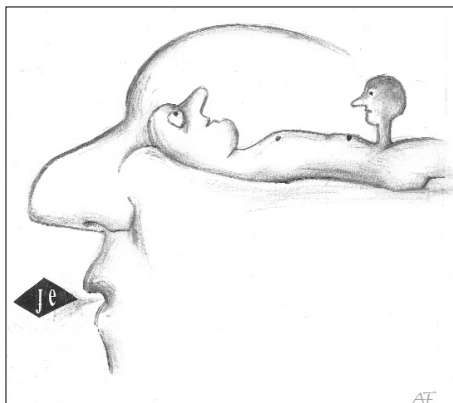
1. *Vocare*, appeler, inviter, convoquer, prier, invoquer, supplier, implorer, souhaiter, exhorter, engager, exciter à, appeler à, destiner à, adresser la parole, appeler d'un nom, nommer. Autant de significations sous-jacentes au mot vocation. Le terme latin de *vocatio*, désignant plus précisé-

ment une assignation en justice, autrement dit d'avoir à répondre en son nom propre de ses faits et gestes.

2. August Aicchorn, *Jeunes en souffrance*, Éditions du Champ Social, 2000. J'ai republié cet ouvrage devenu introuvable dans une nouvelle traduction de Marc Géraud.

3. Paru aux Éditions du Champ Social, mais épuisé. L'éditeur, que je remercie, m'a donné l'autorisation de reprendre les textes qui le composent.

4. Wilfred Bion, *Réflexion faite*, PUF, 2001.

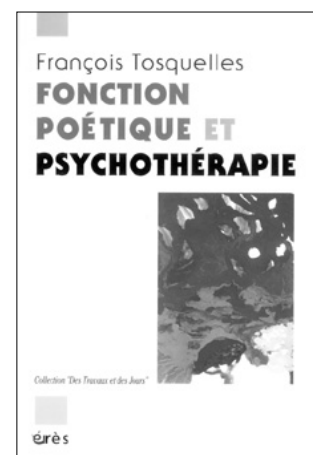


VST A REÇU

FRANÇOIS TOSQUELLES

Fonction poétique et psychothérapie

Collection « Des Travaux et des Jours »
Éditions Érès



VST A REÇU

LE SOCIOGRAPHE n° 12

Morcellement social

IRTS/Le Sociographe
1011, rue du Pont de Lavérune
34077 Montpellier cedex 3
Tél. : 04 67 07 82 73

